

Directeur de la Galerie Christian Berst

Christian Berst

« Tous ceux qui ont croisé l'art brut ont un profil atypique. »

S'il dit vrai, Christian Berst doit alors être un peu excentrique lui-même, à la façon de ce berger texan qui refusait de marquer ses moutons et dont notre homme cite volontiers le nom, passé depuis dans l'anglais courant. En quoi ce galeriste parisien spécialisé dans l'art des fous, médiums et autres gens de peu est-il donc, selon ses propres termes, un « maverick », bref un homme vivant à l'écart du troupeau ?

Son parcours professionnel offre un premier indice : avant d'ouvrir en 2005 la galerie *Objet trouvé*, Christian Berst a exercé tous les métiers, passant du fonctionariat à l'édition et au multimédia. Sa découverte de l'art brut tient du complet hasard : alors qu'il voulait acheter un cadeau à une amie, il tombe dans une librairie sur un ouvrage consacré à Adolf Wölfli, allié suisse et « classique » de l'art outsider, si le terme « classique » a un sens pour désigner une œuvre hors des canons. À cette occasion, Christian Berst se rappelle qu'il a lu les écrits théoriques de Dubuffet, dont Wölfli lui dévoile en quelque sorte le versant pratique.

Commence alors ce qu'il nomme une quête « post-romantique de virginité ». Elle conduit l'autodidacte à Lausanne (la ville conserve la collection de Dubuffet), dans les bibliothèques, les asiles d'aliénés... Christian Berst y découvre un art exempt de tout calcul statutaire ou marchand, et qui se crée loin des « béquilles théoriques » des artistes « culturels » : « on ne pourra jamais suspecter les créateurs bruts de faire les choses pour plaire à un public, explique-t-il. Du coup, ils ont beaucoup à nous apprendre sur la fonction de la création. » Cela tombe bien. Christian Berst semble avoir pathologiquement envie d'apprendre, au double sens du terme : découvrir, et transmettre.

Bientôt, les livres et excursions muséales ne suffisent plus à satisfaire sa passion : pour vivre au plus près des œuvres, il se met à les collectionner. « Piège délicieux », dit-il, avant de préciser qu'il s'agit pour cet homme sans capital d'une manie vorace. Seule solution : ouvrir une galerie, devenir « boutiquier », comme il se nomme avec ironie, partant assumer cette contradiction qui consiste à faire entrer l'art brut dans un circuit marchand. Ajoutons qu'il s'agit d'un bon moyen de transmettre sa marotte.



Christian Berst

En exposant Henry Darger, Henriette Zéphir ou Harald Stoffers, Christian Berst se livrerait en somme à une autothérapie : « Être galeriste m'apprend à résister à la tentation », assure-t-il. Mais l'anecdote qui suit prouve la difficulté du sevrage : « Un jour, rapporte le passionné, un collectionneur est venu m'acheter une œuvre que je rêvais de posséder. Après la transaction, j'étais comme un lion en cage, au point que j'ai fini par le rappeler pour lui annoncer que je n'étais plus vendeur. C'était quitte ou double : soit je perdais un client, soit il comprenait ma démarche, en vrai collectionneur... » On devine la chute : comme un « maverick » en reconnaît un autre, le client a compris, et Christian Berst a gardé l'œuvre...

GALERIE CHRISTIAN BERST >>> p.53
 24 rue de Charenton / 75012 Paris
 Tél. 01 53 33 01 70